

Un livre par jour

Le voleur du temps

par Jacques Bellefroid

L'art qui est le sien pour rendre compte de la réalité la plus banale en en faisant ressortir l'aspect irréal et insolite, a permis à J. Bellefroid de conserver à son livre quelque chose de la trame d'un roman. Celle-ci à vrai dire ne tient qu'à un cheveu, celui reliant les deux grands thèmes qui sont toute la littérature, à savoir le temps et le langage, notions à la fois élastiques et ambiguës : grâce à ce dernier — et à l'écriture — le héros vole le temps pour le faire circuler à sa guise.

Jusqu'au seuil de la troisième et dernière partie qui s'intitule « concordance des temps » — les deux précédentes ayant pour titres « les arrêts de l'horloge » et « discordance des lieux » — la trame romanesque tient. (Faudrait-il voir dans ces tentatives d'appropriation du temps à travers la discordance des lieux l'amorce d'une grammaire et d'une rhétorique personnelles se situant à l'écart de celles qui courent les avenues de la littérature ? La question peut se poser en lisant ces pages). Cette trame se relâche (légèrement) dans la troisième partie : le narrateur, dont le jeu (et le je) de provocation à travers ses souvenirs d'enfance et d'écolier était susceptible de mettre en arrêt, semble s'effacer au profit de l'auteur qui écrit alors comme s'il livrait quelques-unes de ses pensées et réflexions sur le phénomène d'écrire et de lire avec une sorte de détermination presque polémique : saisissant par ci par là une page, ou une phrase, ou seulement un mot des livres se trouvant sur le marché, il dit s'en tenir là le plus souvent, comme pour signifier que leur profusion actuelle sur les étals des librairies ou des grandes surfaces pourrait équivaloir à l'asphyxie de la pensée et de la liberté d'expression qui fut celle engendrée par les bûchers de livres des inquisiteurs jadis et par ceux des nazis il n'y a pas si longtemps.

Cette angoisse épouse-t-elle le désir d'une esquisse de ce que pourrait être une authentique littérature, malgré le rêve orgueilleux, qui se laisse percevoir en filigrane, d'un silence plus que rimbaldien ? On peut le supposer. Et l'auteur-narrateur d'évoquer son passage (en courant d'air) à la NRF de même que sa rencontre (ratée) avec Jean Paulhan, en qui il ne vit d'abord qu'« une dame âgée », mais point la littérature incarnée telle que lui, jeune homme, la rêvait ; heureusement, entre deux fous rires dans la cour de récréation du lycée Henri IV il put souffler à un ami que « c'était pire que l'Université, pire que les Jésuites ». Mais le champ de la fiction reste néanmoins largement ouvert, car les vieilles dames de cet acabit peuvent aussi bien, par la lecture qu'on fait de leurs livres et par celle de leur correspondance par exemple, susciter l'enchantement des nuits blanches et nous suggérer à leur manière, dans la présence du lieu commun, de ne pas transformer en complot le contrat, qu'il soit littéraire, social ou érotique, auquel chacun (du moins tant qu'il vit) se trouve, volens nolens, lié.

Maxime CARON